

XII^e CONFÉRENCE ADAMAP

L'ART AU SERVICE DE L'ENFANCE EN SOUFFRANCE: UNE AFFAIRE DE DETTES?

CONFESSION D'UN ENFANT DU XX^e SIÈCLE

PAR LE DR. JEAN-FRANÇOIS MOREAU, RADIOLOGISTE PU-PH HONORAIRE.

Entendons nous bien ! Je ne me présenterai en aucun cas comme psychiatre certifié ou qualifié pas plus que comme psychologue diplômé ou psychanalyste adoubi par une école ou une autre. Je suis né pour être le représentant en ligne directe de la quatrième génération des médecins de la famille Moreau-Mathieu. A ce titre, dans mes starting-blocks, j'avais le pied droit bien enfoncé dans le XIX^e siècle et, depuis 1938, la jambe gauche engagée vers le XX^e qu'elle a franchi il y a dix ans déjà. Éduqué pour être médecin de campagne bretonne puis interniste parisien pour finir radiologiste hospitalo-universitaire, d'obédience organiciste et allopathique, j'ai étudié, mal, et pratiqué, donc le moins souvent possible, la psychiatrie académique que j'ai détestée quand elle n'était pas couplée à la neurologie ni bien insérée dans une éthique sociologique où Hippocrate, Galien, Ambroise Paré et Laennec coexistent à l'aise avec Claude Bernard, Arsène d'Arsonval et Fred Siguier, mais aussi Montaigne et Proudhon.

J'ai vécu la psychiatrie, je ne l'ai pas étudiée. Je n'ai donc à me débiter ici aucune dette corporatiste à une étrange discipline, sauf à évoquer des individus qui, de plus ou moins près, m'y ont initié. Dans ma jeunesse, le monde de la psychiatrie s'apparentait à la folie ségrégationniste, que je figurerais volontiers sous l'effigie d'une sorcière sans squelette qui, de sa faux, couperait l'être humain à la racine du cou et l'expédierait d'un mouvement circulaire impitoyablement parfait dans le monde de ceux qui ont perdu la raison, sans plus approfondir la réflexion philosophique qu'elle sous-tend pourtant. « *Il faut trouver la voie* », lit-on dans l'œuvre d'Hergé, auteur toujours hanté par la folie, sans doute la sienne, acceptable quand elle est liée à un alcoolisme haddockien, celui-ci tempéré par un jeune reporter sportif et aseptisé dans un monde où la femme n'a pas de rôle gratifiant, risible ou déplorable quand elle est liée à un poison asiatique ou une épidémie d'encéphalite leur ouvrant l'avenir infernal selon Jérôme Bosch et Odilon Redon. A l'époque, je ne lisais ni Lao Tseu ni Confucius, non plus que Descartes et Spinoza, Kant et Nietzsche, tous auteurs moisis et barbants. Par contre, je me souviens de la soif que nous avions, lycéens des années 50, de tout savoir de l'existentialisme, du marxisme et du freudisme, le présent concret, quoi ! Métaphysique, oui ! Morale, non ! La caractérologie selon Le Senne et le complexe d'Œdipe ouvraient la porte du mystère de sa personnalité à définir et de l'inconnu sexuel à explorer. N'oublions pas que la masturbation rendait fou il n'y a pas encore si longtemps ; Malraux en rendait compte dans le portrait d'un héros de *La Condition Humaine* dont la lecture était bien plus conseillée au lycéen futur médecin que celle de *L'amant de Lady Chatterley*.

Dans la province angevine puis bretonne où je fus élevé, quand « ça chauffait là-haut » ou qu'on avait « la méningite », on avait en perspective effrayante l'entrée



Conférence d'Elisabeth Roudinesco dans le Grand Amphithéâtre de l'Université Paris Descartes. En bas, Marie-Rose Moro (*)

à Sainte-Gemmes ou à Saint-Méen, les deux hôpitaux psychiatriques départementaux. Aurait-on vu un carabin sérieux consulter au BAPU ? Avoir besoin d'un psychiatre et l'exprimer auraient équivalu à s'autoporter un diagnostic suicidaire de « folie », douce ou furieuse selon l'impériosité de l'expression symptomatique, et si cela devait se savoir, les portes du mariage bourgeois² sur recommandations et enquêtes de moralité étaient hermétiquement closes au moins jusqu'aux frontières tracées par le Couesnon, rivière qui, « *dans sa folie, plaça le Mont [Saint-Michel] en Normandie* ». D'ailleurs, les psychiatres n'étaient-ils pas tous fous ? Il fallait vivre dans l'univers débauché du quartier germanopratin pour déguster les délices de se faire psychanalyser pendant des années à des prix prohibitifs pour en fin de compte se faire damner dans le divorce hétérosexuel, le stupre homosexuel et les opiacés. Comment apprendre les bases indispensables de la discipline psychiatrique quand on était un carabin rennais en 1960³ ? Si j'ai haï l'enseignement du psychiatre de Sainte-Gemmes, je dois à mon maître Jean-Joseph Sambron (AIHP 1932, professeur de pathologie interne dans les baraques de Pontchaillou) d'avoir appris quelques algorithmes diagnostiques entre névroses et psychoses utiles à la campagne quand il fallait user des nouvelles molécules neuroleptiques⁴ et savoir comment rédiger un certificat d'internement pour « *conduite dangereuse pour lui-même et son entourage* », généralement consécutive à une psychose alcoolique hallucinatoire subaiguë ou chronique ; était alors considérable la mortalité par delirium tremens, forme aiguë liée au sevrage brutal des ivrognes au vin et au cidre alors que leurs compagnes à la gnôle arrosant le café

1. Bureau d'Aide Psychologique Universitaire. Jamais je n'eus l'idée de le consulter.

2. J'ai moi-même lu sous la plume de Cyrille Koupernik le conseil conjugal d'éviter le mariage avec un maniaco-dépressif qu'aurait sans doute suivi la femme de Louis Althusser.

3. Il n'y avait pas d'enseignement universitaire officiel de la psychiatrie.

4. chlorpromazine (Largactil®), halopéridol, introduits dans les années 50.

noir développaient des psychoses de Korsakoff associées à des polynévrites. Le médecin allopathe était formé aux maladies organiques et nombre d'omnipraticiens méprisait la clientèle montante des « *petits psychiques* » désinhibée par les largesses de la nouvelle sécurité sociale étendue aux agriculteurs et l'arrivée du meprobamate⁵.

Mes maîtres ès psychiatrie furent ailleurs et je dois placer en tout premier rang le DOCTEUR CYRILLE KOUPERNIK. Mon père, né en 1910, total omnipraticien formé dans l'entre-deux-guerres, pratiquait l'art d'une médecine réputée pour sa qualité dont il avait acquis les fondements quand il était externe des hôpitaux de Paris, notamment chez Laignel-Lavastine, à la Salpêtrière, et surtout chez Gandi, à Lariboisière, patron oublié dont il parlait avec adoration. C'était un homme au diagnostic clinique précis qui était, n'en déplaise au sceptique Jean Bernard, un thérapeute hors-pair qu'étudiant, je n'ai jamais pu mettre en défaut par une question vicieuse sur une découverte récente en physiologie ou en pharmacie. Pionnier de la formation continue, il vivait dans l'attente de la livraison hebdomadaire du dernier numéro du *Concours médical* qu'il lisait exhaustivement de la première à la dernière page. J'ai donc commencé dès 1955, à mon inscription au PCB, à lire cette revue à laquelle je resterais fidèle toute ma vie professionnelle. Cyrille Koupernik y officiait comme rédacteur en chef ou président du Comité éditorial; il publiait dans chaque numéro un éditorial percutant sur un sujet d'actualité médicale et souvent un article traitant des problèmes de psychiatrie, de plus en plus nombreux à l'époque où apparaissait la chimiothérapie psychotrope, se discutait âprement la psychochirurgie, convulsaient les tenants de la psychanalyse confrontés à la naissance de la sexologie, fermentaient les déviances politiques fondées sur des théories plus ou moins fumeuses alors que se développait la génétique morganienne appliquée à la médecine. Pour être très franc voire puéril, dès le début de mes études médicales, j'ai été terrorisé par le vocabulaire identifiant les maladies mentales et leurs symptômes, comme l'était Hergé avec les injures des perroquets de l'Île au trésor : « *Schizophrène⁶ ! Paranoïaque !...* » ; Bleuler, dont je n'ai jamais lu une ligne et qui fut, m'a-t-on dit, un très grand psychiatre, ne sera jamais mon idole pour cette seule raison, et je l'accuse d'avoir induit une perversion sémiologique de durée sempiternelle dans le monde de la jeunesse. Comment s'identifier, à l'âge de seize ans, quand un politicien paranoïaque, victime hystérique du complot international par le virus valdo-malaque, se schizophrénise quand il ne sait plus s'il est de gauche ou de droite pour légiférer sur la bioéthique appliquée au clonage humain aneugénique chez les Hittites ou les Burgondes ? Quand, en même temps, on interne un assassin de deux infirmières parce qu'il est atteint de schizophrénie paranoïde ? Quand un écrivain maniaco-dépressif schnouffé, inspiré par des phobies d'impulsions criminelles, fait un tabac en publiant un roman



Dernière photo connue de Cyrille Koupernik (1917-2008), prise le 6 janvier 2007 à son domicile après une chute bénigne.

obsessionnellement⁷ macabre?... La prose de Koupernik me terrifiait davantage que les dents de Dracula⁸!

Dans le monde médical de l'époque des années 60 que j'ai fréquenté, au sommet de la raison se situaient le chirurgien orthopédiste, puis le chirurgien du mou, les spécialistes d'organes et le médecin allopathe, les autres étaient suspects dès lors qu'ils se référaient au subjectif. Dans le service de neurochirurgie de l'hôpital de la Pitié où je fus externe en 1963, je crois me souvenir qu'il y avait une psychiatre effacée qui ne servait à quasiment rien. Interne en radiologie à la Salpêtrière durant l'hiver 1967-1968, j'ai vécu une salle de garde divisée en deux blocs de tailles inégales : 1) le bloc noble, héritier de Charcot, fait de distingués neurologues et psychiatres, eux-mêmes subdivisés en plusieurs clans : les en-analyse, les à-analyser-quand-ils-auront-brisé-la-chaîne-qui-les-inhibent, les en-qui-ne-sont-pas-contre-mais-n'entreront-jamais-en-analyse et les qui-sont-contre-et-pour-toujours ; 2) le bloc intouchable à l'Indienne dont je faisais partie, celui des minus qui, n'étant ni neurologues ni psychiatres, faisait table à part à cinq ou six, et qui observait un monde étrange que le mois de mai 68 ébranlerait sans que j'en sois le témoin local. Une pleine nuit que j'y étais de garde alors que la météo était cataclysmique, je fus appelé au chevet d'une femme atteinte de neuropathie chronique qui manifestait des troubles cardio-vasculaires de type arythmique que l'infirmière dévouée avait détectés, je ne sais plus ni comment ni pourquoi ; elle était hospitalisée sous les combles de la division Mazarin-Carette dans une salle de femmes toutes atteintes de maladies neuropsychiatriques invalidantes hors de tout

7. On ne peut pas empêcher un cerveau de penser, disait Koupernik.

8. Je déteste les films gore. Mon maître Maurice Deparis lut à ses externes « *La horla* » de Maupassant. Il conclut en conseillant à ceux qui ne se sentaient pas sûrs de leur solidité mentale d'éviter de jouer à faire tourner les tables pour éviter de sombrer dans une psychose hallucinatoire ! Dans ce même service, un distingué psychiatre nous donna une [médiocre] conférence sur les schizophrénies ; un de mes collègues, blafard, futur AIHP, se tourna vers moi et exprima sa colère : « Mais il n'a pas fait le diagnostic différentiel ! ».

5. Equanil®, Procalmadiol®.

6. J'ai entendu Henri Baruk, professeur de psychiatrie à l'asile de Charenton (hôpital Esquirol) vitupérer à l'Académie de médecine en 1984 contre les nombreux diagnostics abusifs de schizophrénie posés chez les écoliers et les conscrits.

téléchargement autorisé mais cotisation souhaitée (20 euros)

bénéfice thérapeutique ; parfaitement tenues⁹, elles gisaient là depuis la fin des temps dans l'attente de leur mort qui permettrait d'autopsier leur cerveau et leur moelle épinière, seul moyen d'avoir un diagnostic précis ; cette malade était entrée dans les années 30 et son observation calligraphiée à la perfection dans un français évoquant Flaubert avait été rédigée au stylographe et à l'encre noire par un vrai disciple de Babinski : elle comportait un examen neurologique exemplaire par sa richesse et sa précision s'étalant sur la moitié du cahier à la couverture immaculée couleur caramel ; elle, l'observation car je n'ose pas dire la malade, n'avait été revue qu'au début des années 50 par un clinicien qui avait rédigé une maigre page dont j'ai oublié la teneur mais qui m'avait frappé par l'écriture faite de pattes de mouche griffonnées au stylobille ; j'écrivais alors joliment au stylo MontBlanc avec la plume la plus large et à l'encre bleu-noir et j'apposai avec une componction toute bénédictine mon observation sur le plus de pages possible pour faire honneur à ma patiente et au premier externe qui l'avait examinée. Que sont devenus ces cahiers, témoins superbes sinon vains de l'ère pionnière de la neurologie française qui inspirait le monde médical depuis Bichat ? Et quid de ces corps vivant *ad perpetuum* dans des univers limbiques que la révolution de l'imagerie médicale et les hôpitaux gériatriques de long séjour ont définitivement périmés ?

Cyrille Koupernik fut mon médecin en 1976 à une époque où j'eus à éprouver douloureusement le passage entre une interminable adolescence, massacrée par des études rennaises infructueuses à rendre fou le plus solide jusqu'à ma nomination à l'externat de Paris, et une *adulthood* – le mot français manque – qui démarrait brillamment sa carrière hospitalo-universitaire par une phase de *burn-out*¹⁰, un concept nosologique qui n'existait pas alors. Un médecin radiologiste honoraire des hôpitaux, professeur émérite des universités, a-t-il le droit sinon le devoir de faire allusion à des troubles psychiatriques auxquels il a dû faire face durant plus de cinquante ans de vie professionnelle et que ses collègues ignorèrent plus ou moins, sauf à déplorer qu'il déconnât quelquefois mais pas longtemps sous le masque de la personnalité classique du *caractériel* invivable quand il devient paranoïaque à la quarantaine, mais tellement sérieux, inventif et pédagogue ? Les Français seraient le peuple européen le plus consommateur de molécules chimiques psychotropes, notamment les anxiolytiques et les antidépresseurs ; comment ne pas prendre en compte le pourcentage élevé des professionnels de santé, qu'ils appartiennent à l'élite mandarinale ou à la base, qui en consomment *larga manu* ? Le temps, je crois, en est venu qui consiste à faire l'analyse puis la synthèse de tous les courants évolutifs qui font d'un individu comme moi ou un autre pratiquant une profession de santé de son mieux, a) un être sociable dans un monde de plus en plus libéral et individualiste, b) un professionnel d'une profession choisie et assumée dont la composante scientifique

9. Dès que tombait la nuit en hiver, dès que le service de garde s'installait vers 15 heures, arrivait un personnel soignant en nombre restreint et souvent non diplômé qui prenait en charge ces salles de « chroniques » de tous âges, incluant les IMC (infirmités motrices cérébrales) ; se développaient entre ces malades et ce personnels des relations domestiques quasiment familiales dont les médecins, exceptionnellement intéressés par ce type de malades, étaient ignorants, à l'exception du monacal Maurice Deparis dans les divisions de Bicêtre et de quelques pédiatres anonymes ; cette relation explique pourquoi une telle situation « inhumaine » a pu perdurer vivablement à l'AP, jusqu'à ce que la loi instituant les CHU permette de diriger cette activité vers des hôpitaux-hospices de long séjour spécialisés et excentrés où la médicalisation des soins est devenue la norme ; j'ai observé ce type de relations à l'hôpital Saint-Lazare et à Saint-Vincent-de-Paul, quand j'y étais externe.

10. On ne manqua pas de me rappeler la blague éculée : « Il est arrivé, mais dans quel état ! ». Jean Hamburger me rassura alors : « Les années sabbatiques sont faites pour des gens comme vous ».

et technologique tient maintenant le haut du pavé alors qu'il se voudrait d'abord et avant tout un clinicien pétri d'humanisme issu de l'œcuménisme libéral-socialiste initialement chrétien, c) un chef de famille capable, à l'ère des familles recomposées, de faire tenir une union classique génératrice d'une progéniture insérable dans ce monde nouveau ? Pour moi, la réponse est oui, indiscutablement, même et surtout parce que l'exercice est périlleux s'il rate sa cible : aider, par une référence exemplaire authentique et critiquable à l'envi, ceux et celles qui, à un moment de leur existence, n'ont de choix ultime qu'entre l'impossible – « *vivre à en survivre* » – et le possible – « *mourir* » par le suicide ou son équivalent social que sont la fuite irraisonnée et infondée vers la démission d'une fonction dont on est digne, le divorce d'une vie en couple harmonieuse, la destruction du bonheur supposé d'un autre par le meurtre passionnel et autres formes de délinquance, la déchéance clochardisante... La télé-réalité en fait son pain quotidien, la littérature houllequienne aussi.

Au fil du temps, Cyrille Koupernik était devenu mon ami, il paraît même qu'il me considérait comme son fils spirituel, tant nous avons été présents l'un à côté de l'autre, lui étant octogénaire, durant la décennie passée. A l'origine de cette troisième phase de nos relations, il y eut la proposition du Doyen Patrick Berche de me faire relater l'histoire de la Faculté de médecine Necker-Enfants malades pour le site Internet, projet encore en jachère aujourd'hui. A partir de 2001, j'ai collecté une masse de documents sur l'histoire des chaires de la Faculté et l'évolution des disciplines cliniques et fondamentales après leur dissolution en mai 68. J'ai demandé à Cyrille Koupernik de m'aider à défricher l'histoire de la pédopsychiatrie des Enfants-Malades dont le pionnier fut son maître GEORGES HEUYER, premier titulaire d'une chaire de neuropsychiatrie infantile créée en France en 1948 ; il en avait été le chef de clinique pendant deux ans avant de rejoindre Léon Michaux à la Salpêtrière ; il me confia la biographie très documentée de son collègue et ami, Jean-Louis Lang, racontant l'itinéraire aventureux d'un patron atypique, totalement irreproductible un siècle plus tard, dont je fais un court résumé en annexe du présent dossier. Externe aux Enfants-Malades dans les années 62-63 chez Marcel Fèvre, je n'ai pas connu Heuyer qui avait muté pour la Salpêtrière. Par contre, je me souviens bien de l'arrivée de son successeur à la chefferie de service devenue non universitaire et de dimension réduite, le docteur JENNY AUBRY qui y introduisit la psychanalyse qu'Heuyer avait délaissée après l'avoir accueillie avec Sylvia Morgenstern dans les années 30 jusqu'à son suicide à l'arrivée des Allemands à Paris en juin 40. Jenny Aubry avait été l'adjointe d'Heuyer, seconde femme nommée au Bureau central des médecins des hôpitaux¹¹, avant de le quitter pour prendre une consultation dans une fondation ; elle s'appelait alors JENNY ROUDINESCO, jusqu'à son divorce d'avec Alexandre Roudinesco, son premier mari avec qui elle conçut une fille, Elisabeth, née en 1944, et son remariage avec le mathématicien Pierre Aubry. Bien qu'elle ne fut pas médecin, Cyrille Koupernik aimait bien et estimait ELISABETH ROUDINESCO qui était devenue une brillante (donc contestée et sans doute contestable par les initiés et les spécialistes) psychanalyste renommée pour ses travaux historiques. Sur ses conseils, je la joignis ; elle vint à mon bureau pour m'offrir ses deux ouvrages les plus utiles à mon projet et nous discutâmes de l'histoire de sa mère ; elle se plaignit à juste titre de la disparition de sa mémoire, liée,

11. source Elisabeth Roudinesco non vérifiée.

soyez lucides et généreux, réglez vos cotisations et faites des émules en faisant la promotion de l'Adamap

me dit-elle, à l'hostilité que manifesta son successeur, Pierre Debray-Ritzen, à l'encontre de ses thèses et de la psychanalyse dont il fit disparaître les stigmates pour longtemps ; elle avait demandé à Bernard Golse, l'actuel professeur de pédopsychiatrie des Enfants-Malades, la faveur d'une plaque rappelant sur un mur de son service le rôle qu'y avait joué sa mère et sa plus fameuse collaboratrice, FRANÇOISE DOLTO, dans le développement de la pédopsychiatrie dans les années 60 ; j'appuyai sa requête auprès du Doyen et de Bernard Golse, sans autre succès que des déclarations d'intention bienveillante mais attentiste: ne parlait-on pas de l'édification d'un nouvel hôpital «mère-enfant»¹² qui hébergerait la pédopsychiatrie en son sein. J'informai régulièrement Elisabeth Roudinesco de l'état de santé de Cyrille Koupernik qui déclina rapidement à l'automne 2008; elle rédigea l'émouvant article nécrologique paru dans *Le Monde*, après son décès dans le service du professeur Papo à l'hôpital Bichat en janvier 2009, pour rappeler l'action vigoureuse menée par Koupernik pour



Elisabeth Roudinesco lors du colloque qu'elle organisa en hommage au professeur Edouard Zarifian le 28 février 2009.

s'opposer à l'utilisation de la psychiatrie aux seules fins politiques à l'époque de Brejnev et Kossyguine quand les œuvres d'Alexandre Soljenitsyne furent diffusées dans le monde occidental.

Je rencontraï ANNIE STAMMLER par le plus grand des hasards, en 2005 ou 6, lors d'un banquet organisé par l'Association des Internes et Anciens Internes des Hôpitaux de Paris (AAIHP) en l'honneur de Rose-Marie van Lerbergue, la première Directrice Générale en titre de l'AP-HP. Nous ne nous connaissions pas. Assise à ma droite et apprenant que je jouais alors un rôle non négligeable dans la rédaction de *L'Internat de Paris*, elle espérait que l'on y consacrerait un article de promotion de son œuvre littéraire éditée à compte d'auteur. A cette époque-là, j'avais acquis un caméscope et je commençais à compiler des interviews destinées à une

12. Il s'agit du nouveau Pavillon Laennec, imposante construction en voie d'achèvement sur le site de l'hôpital des Enfants-Malades devenu Necker.

banque de données qui servirait à conserver la mémoire des acteurs majeurs illustrant la recherche médicale de la dernière moitié du dernier siècle. C'est ainsi que je fis la connaissance de l'admirable œuvre livresque d'Annie Stammmler, pionnière d'une certaine recherche clinique de qualité qui, pour n'être pas biologique, n'en est pas moins respectable par la mise à la disposition de l'art au service de ceux qui s'occupent de l'enfance en souffrance. Rien de positif ne se passa à l'AAIHP et c'est par le biais de l'Adamap que je fis adopter une séance dédiée à ce thème en 2010. Ce sera la XIIe Conférence Adamap qui eut lieu dans le grand amphithéâtre prestigieux de l'Université Paris Descartes le 9 juin dernier. Dans leur grande générosité, **MARIE-ROSE MORO** et **BERNARD GOLSE** acceptèrent d'y participer. Cette partie du dossier a été publiée dans le numéro 19 de *La Lettre de l'Adamap*. **L'hommage à Jenny Aubry et à Cyrille Koupernik ouvrit la conférence et termine aujourd'hui ce dossier consacré à ceux et celles qui dédièrent une partie notable de leur vie professionnelle à la pédopsychiatrie.**

En confectionnant ce dossier et au moment où j'aborde la lecture des œuvres littéraires d'Elisabeth Roudinesco¹³, historienne au style puissant et clair, je me rends compte que j'ai traversé les champs de bataille de la psychanalyse des cinquante dernières années, comme Fabrice Del Dongo celui de Waterloo, sans voir la guerre sinon la sentir, avec ce catalyseur de controverses que fut Jacques Lacan, un brillant phénomène de la médecine française au langage tellement abscons que certains de ses éminents confrères disaient qu'il était incompréhensible même pour eux.

Ce n'est pas que je n'aurais pas voulu aimer la vie, je la considérais comme le possesseur d'un stradivarius regarde un instrument dont il ne sait pas jouer et ne saura jamais tirer des sons mélodieux. Une fois rapidement sorti de l'état dépressif profond qui m'avait conduit chez lui le 1^{er} mai 1976, je demandai à Cyrille Koupernik de m'indiquer l'adresse d'un psychothérapeute qui m'apprendrait donc à aimer la vie, ne serait-ce que pour me rendre supportable à mes proches et à mes collègues de travail pour remplir les missions pour lesquelles j'avais été nommé à l'agrégation et qui ne m'autorisaient pas à pleurer comme Soraya¹⁴! Koupernik avait été le mentor d'un ami plus jeune que lui dont il avait réussi à faire un externe des hôpitaux puis un psychiatre compétent qui dirigeait à mi-temps le service de l'hôpital de la Cité Universitaire ; il n'avait pas réussi par contre à le convaincre de passer le concours de l'internat des hôpitaux de Paris : **THÉMOURAZ ABDOUCHELI**, un Géorgien d'origine, aimait trop « la vie parisienne » et ses plaisirs pour s'abrutir dans le bachotage aléatoire des questions. Je le visiterai une à deux fois par mois dans son cabinet du XVII^e arrondissement

13. Elisabeth Roudinesco prit l'initiative heureuse de rendre un hommage justifié au docteur Edouard Zarifian (1941-2007), AHP, professeur de psychiatrie du CHU de Caen que j'avais connu externe chez Marcel Aussannaire en 1964 à Saint-Vincent-de-Paul et qui m'avait impressionné par son intelligence et son humanité. Ce fut par un symposium au programme fourni et bien fréquenté à Sainte-Anne, le 21 février 2009, que cet hommage fut rendu à un psychiatre qui sut concilier les apports respectifs de la psychopharmacologie et la psychanalyse sans renier les acquis positifs de la neuropsychiatrie qu'il apprit au contact de son maître Pierre Deniker. Il fut le co-auteur d'un livre de psychiatrie co-signé par Koupernik. Les dénigrateurs d'Elisabeth Roudinesco devraient tenir compte de la largeur de vue qu'elle manifeste durant cette fin de décennie 2010. Quoique béotien, je m'autorise à penser que son supposé sectarisme n'est pas aussi perceptible qu'on ne le dit souvent. Il est parfois difficile de se retrouver dans la précision évolutive des faits qu'elle rapporte et interprète.

14. Allusion à une chanson de Marie-Paul Belle.

L'Imprimerie du Siège fait un excellent travail pour l'Adamap dont nous la remercions chaleureusement.

téléchargement autorisé mais cotisation souhaitée (20 euros)

pour une psychothérapie dite analytique, assis sur un fauteuil en face de lui. En quatre ans, je me sentis métamorphosé et je compris enfin ce que me répéta mon père jusqu'à sa mort : « *La vie commence à quarante ans* ».

Ce n'était pas ma première expérience psychanalytique. Encore Rennais, j'avais entendu parler d'un neuropsychiatre parisien qui faisait merveille en soignant avec succès des patients au dossier psychiatrique chargé. Lorsque je pris mes fonctions d'externe des hôpitaux de Paris en mai 1962, je me précipitai donc chez JEAN BERGÈS¹⁵, à son cabinet de la rue Beaujon, qui me diagnostiqua un état dépressif lié à une névrose d'échec dont il conviendrait, « *pour que je me sente mieux dans ma peau à quarante ans* », que je fasse une « analyse » la plus simple, au fauteuil. Il me confia aux soins d'un médecin psychanalyste freudien des plus conventionnels - comme j'ai oublié son prénom, je l'appellerai « A. »¹⁶ - qui me fit allonger sur un divan trois fois par semaine pour des séances que je payai à prix, à vrai dire, très réduit mais ruineux quand on est un simple externe. Lorsque j'informai mes parents de cette décision thérapeutique qu'ils réprouvèrent *illico*, mon père courrouça et ma mère protesta d'un poignant « *Mais mon fils n'est pas fou !* ». Les huit mois que durèrent cette expérience qui

que j'avais un tempérament bipolaire¹⁷ dont il était facile de prévenir les phases dépressives et les décapiter promptement grâce à des molécules tricycliques de plus en plus efficaces et de mieux en mieux tolérées. A mon retour des USA au début des années 80, je craignais bien davantage les risques de crises d'excitation que la vie intense que je menais en France et dans le monde entier pourrait provoquer. Je m'en ouvris à JEAN-MARC ALBY¹⁸, chef de service à l'hôpital Saint-Antoine, dont mon amie Thérèse Planiol m'avait fait l'éloge et auquel je resterais fidèle jusqu'à sa retraite. Il me diagnostiqua, lui, une névrose chrétienne et me confia à HENRI DANON-BOILEAU, un psychiatre analyste délicieusement cultivé, avec qui je m'entendis fort bien puisque je réussis à faire reculer de plusieurs années la survenue brutale d'une décompensation *workaholic*¹⁹ aiguë exigeant une hospitalisation d'urgence un matin de mai 1987. Je m'en remis très vite mais je compris que l'individu doit composer avec sa biologie spécifique qui finit toujours par gagner à la Pyrrhus si on la provoque à l'excès. Dieu est Dieu en la matière et Moreau n'est pas son prophète.

Cyrille Koupernik connut tous ces avatars et ne me tint jamais rigueur des infidélités médicales que je lui commis quand je le quittai pour Alby, bien au contraire. Je me souviens l'avoir entendu dire à un interviewer qui avait réussi à lui faire implicitement avouer qu'il pourrait avoir lui-même besoin des soins d'un psychiatre, je cite de mémoire : « *Il devrait comprendre les raisons de ma démarche sans que j'ai besoin de les lui décrire !* ». Il savait également ce que signifie pour un déprimé la tentation regrettamment dirimante d'attendre que le dernier moment soit dépassé pour passer à l'acte de la consultation d'un psychiatre. Il aimait la façon dont j'avais en fin de compte « vécu » - comme lui-même la sienne ? - ma vie d'ambivalent pétri de contradictions qui se résolvaient pour le meilleur dans la recherche asymptotique de la perfection de la pratique quotidienne de l'art médical hippocratique. Il appréciait que, comme lui-même était un médecin avant d'être un neuropsychiatre, je fus un médecin avant d'être un radiologue. Il ne redoutait que les cons, m'affirma-t-il à notre première rencontre, et je fus heureux de ne pas appartenir à cette classe à ces yeux, bien que je n'en fusse que rarement convaincu jusque là. Quelques mois avant son décès, sachant que je me lançais dans une biographie de Louis Auquier²⁰, il m'emmena déjeuner avec la sœur de celui-ci, veuve du professeur Hatt, le cardiologue de Brévannes, dans une villa de Normandie qui avait appartenu à la famille Eiffel ; j'ai pu ainsi enregistrer toute une page d'histoire héroïque de la résistance française, notamment celle du réseau *Comète*²¹, jusqu'à la libération de Paris.

Koupernik était un surdoué, un séducteur solitaire à l'humour caustique qui compartimentait les différentes cellules relativement étanches de sa vie sociale ; il n'avait d'ermite que l'apparence. Il avait divorcé de sa seule et ravissante épouse, Micheline Phankim-Koupernik, une rhumatologue qui fit sa carrière chez Stanislas de Sèze puis 17. Ce fut aussi le problème du génial professeur Georges Mathé qui se brouilla avec une infinité de personnes, comme il l'exprima lui-même. Lire à ce sujet l'excellent livre de Philippe Brenot, *Le génie et la folie*, Editions Odile Jacob, 2007. 18. Alby me confia un jour d'une voix triste et fatiguée : « *Nous, les psychiatres, nous sommes méprisés !* » 19. J'ai longtemps appartenu à la catégorie d'humains qu'Henri Salvador appelait « *siphonnés du boudoir* », *workaholics* en anglais.. 20. *L'internat de Paris*, n° 50, 2007, pp 5-9. 21. Il faudra un jour raconter l'odyssée du Dr. Bernard Courtenay-Mayers, psychiatre anglais, formé par l'Internat des hôpitaux de Paris (promotion 1940), grand ami de Louis Auquier dont la mère participa à ce réseau.



Dernière photo connue de Thémouraz Abdoucheli (†), prise le 25 mai 2006 à son domicile.

aurait dû se prolonger au moins trois ans furent habituellement tumultueux, parfois dramatiques, exceptionnellement plaisantes. Au printemps 1963, avec le soutien de ma fiancée, je décidai d'arrêter toute relation avec les psychiatres, d'acheter une Dauphine Gordini, de préparer l'internat et de me marier avant de partir faire mon service militaire : tout se passa bien comme espéré dans les deux ans suivants et la névrose d'échec avait guéri, semblait-il, définitivement. Toutefois, en mai 68, j'appelai Jean Bergès pour me tirer des « mauvaises fièvres » qui auraient pu m'expédier à Sainte-Anne tant l'excitation me gagna à un niveau dangereux d'intensité.

Ce ne fut pas non plus ma dernière expérience psychanalytique. Je devais constater avec le temps

15. Il était principalement pédopsychiatre, élève d'Ajuriaguerra, professeur au Collège de France.

16. Il n'est pas exclu qu'il ait pensé que cette analyse thérapeutique pourrait devenir didactique et que je pourrais très bien m'orienter vers le métier de psychanalyste sans qu'il ait jamais essayé de faire du prosélytisme à mon égard. La même tentation nous habita Abdoucheli et moi quinze ans plus tard. Il faut beaucoup de temps disponible, d'argent et de maturité pour descendre au plus profond de son enfer et ses démons familiaux : je n'ai jamais eu ces trois facteurs en concomitance.

téléchargement autorisé mais cotisation souhaitée (20 euros)

Marcel-Francis Kahn. Ils conservèrent une grande tendresse l'un envers l'autre. Il n'en eut pas d'enfant pas plus qu'il n'eut d'autre liaison féminine officielle et il en fit sa légataire universelle, tâche dont elle fut l'exécutrice exemplaire. Elle et moi furent les deux piliers de sa dernière année de vie dont seules les dernières semaines furent réellement douloureuses. Micheline eut la généreuse courtoisie de me confier l'héritage culturel que Cyrille aurait aimé publier s'il en avait eu encore la force: les quelques 700 éditoriaux et articles qu'il écrivit quand il était au *Concours médical* et dont il avait commencé le classement sur ma suggestion. En contrepartie de quoi, je l'assurais qu'il y aurait un jour un hommage solennel à sa mémoire à l'Adamap. Dont acte.

Aujourd'hui je vis, «apaï-sé» et heureux, bien inséré dans un troisième âge actif pour encore quelques années, j'ose espérer, en prenant tel Horace le quotidien comme il vient. Le regard rétrospectif que je porte sur la partie psychiatrique de mon existence d'adulte, PU-PH et chef de famille et d'école, m'incite à régler ici et maintenant ma dette de reconnaissance morale vis-à-vis de ces praticiens que j'aurais dû fuir si je n'avais pas fait confiance à mon instinct de survie qui

m'imposa à plusieurs reprises de les consulter avec d'estimables succès, malgré les pressions puissantes qui leur sont hostiles et l'hostilité qu'ils peuvent et savent inspirer quand, abscons et loin du concret, ils deviennent nuisibles et dangereux. **Dette de reconnaissance également à l'Assistance publique à Paris devenue AP-HP qui a su, de gré ou de force, accepter d'ouvrir de nombreux services et consultations de psychiatrie hospitalo-universitaire dans ses hôpitaux pour adultes.** Je leur dois à tous et à toutes de n'avoir jamais dû me faire hospitaliser à l'hôpital Sainte-Anne, une estampille que j'aurais mal vécue au XXe siècle, comme elle aurait été mal vécue par tous ceux et celles qui m'ont approché de près ou de loin dans ma vie socio-professionnelle si cela s'était su, ma famille en premier.



de 'Romiton, à Cyrille Koupernik
Noël 2002
Meilleurs vœux 2003
Cyrille Koupernik adorait les animaux, notamment les chats. Il se prit d'affection pour le mien, d'où cette carte de vœux composée pour lui en 2002.

Que les lecteurs et les lectrices de cette prose me pardonnent s'ils n'y trouvent que les marques d'un exhibitionnisme narcissiquement pervers, impudique et indécent. Ce n'était pas mon intention - l'enfer en est pavé de bonnes - et je promets que je ne recommencerai plus jamais.

"Vivons heureux, vivons cachés au XXIe siècle... par les neurosciences?" ■



Service du Professeur Georges Heuyer en 1951

Aux Enfants Malades en 1951 ; à la droite d'Heuyer, A. Doumic et C. Koupernik. A sa gauche, V. Shentoub, (derrière elle, Mlle Chabrol) et S. Lebovici. Au 3^e rang, 1^{re} à gauche, Mlle Martha-Vié. Au 5^e rang, avant-dernière à droite, Mlle Filachet.

Merci de régler vos cotisations annuelles dès réception de cette Lettre de l'Adamap et de recruter de nouveaux membres.